

Comparatismi 7 2022

ISSN 2531-7547

<http://dx.doi.org/10.14672/20222067>

## Le Moi et l'Histoire

### La littérature européenne d'Anne-Louise-Germaine de Staël

Franca Sinopoli

**Abstract** • L'article propose une réinterprétation du célèbre ouvrage de Mme de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, d'un point de vue théorique littéraire et de morale politique, en croisant sa lecture avec l'observation d'une nouvelle forme de sensibilité, exemple de l'indissolubilité entre souvenirs historiques et autobiographiques dans le dialogue du moi avec l'Histoire à la fin du XVIIIe siècle, fortement poursuivi par de Staël. Loin de se traduire par une cage dans laquelle les individus, et surtout les femmes, se trouveraient enfermés, elle est au contraire le signe du fait que l'individu ne devient lui-même que dans la confrontation avec l'Histoire, où la synthèse entre raison et sensibilité lui permet de passer de la dimension individuelle à la dimension universelle.

**Parole chiave** • Europe; Histoire; Littérature; Sensibilité; Autobiographie; Exil.

**Abstract** • L'articolo propone una rilettura della celebre opera di Mme de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, da un punto di vista teorico letterario e morale politico, incrociando la sua lettura con l'osservazione di una nuova forma di sensibilità, esempio dell'indissolubilità tra memoria storica e autobiografica nel dialogo dell'io con la Storia di fine Settecento, fortemente perseguito da de Staël. Lungi dal tradursi in una gabbia in cui gli individui, e soprattutto le donne, si troverebbero rinchiusi, tale dialogo è al contrario il segno del fatto che l'individuo diventa se stesso solo nel confronto con la Storia, dove la sintesi tra ragione e sensibilità gli permette di passare dalla dimensione individuale a quella universale.

**Parole chiave** • Europa; Storia; Letteratura; Sensibilità; Autobiografia; Esilio.

## Le Moi et l'Histoire

### La littérature européenne d'Anne-Louise-Germaine de Staël

Franca Sinopoli

L'éditeur de la première publication critique du *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paul van Tieghem, dont il y a quelques années le chercheur Pascal Dethurens a reconstruit un valide «portait du comparatiste en “bon européen”»;<sup>1</sup> dans son introduction de l'œuvre d'Anne-Louise-Germaine Necker de Staël mit en évidence la complexité à travers l'idée que cette dernière réalisait un 'mélange intime' entre trois éléments très différents: théories littéraires, conceptions politiques et sentiments personnels. Dans un premier temps, nous souhaiterions souligner le troisième de ces éléments, non pas dans le but de diminuer la portée cognitive de l'œuvre, mais afin de faire ressortir au mieux sa valeur aussi bien sur le plan théorico-littéraire que politico-moral. Reprenons les mots de van Tieghem, qui nous semblent encore aujourd'hui très efficaces et en mesure de solliciter une nouvelle approche du *De la littérature*:

Dans l'ordre des sentiments enfin, on peut comparer l'ouvrage à une ample symphonie dont le thème principal est la souffrance d'une âme déçue dans ses affections, tremblante encore des spectacles de la veille, luttant pour se reprendre, et se réfugiant dans un grand acte de foi en l'avenir. Ce mélange, s'il nuit à l'exposé objectif des faits qui doivent justifier le système adopté, s'il jette de la confusion et de l'obscurité dans maint passage, s'il paraît amener de ces contradictions que des critiques contemporains ont reprochées à l'auteur, imprime du moins à l'ouvrage un caractère unique et lui confère, même dans ses pages les moins solides, un intérêt presque constant et comme le charme d'une confiance personnelle.<sup>2</sup>

Van Tieghem compare donc l'œuvre à une vaste symphonie ayant pour argument principal la souffrance d'une âme déçue affectivement, qui tremble encore pour ce qu'elle a vu et qui lutte pour s'en remettre en se réfugiant dans un grand acte de confiance en l'avenir. Il y aurait ainsi une consonance ou une analogie ou bien un lien métonymique entre la littérature et l'âme. Mieux encore pourrait-on dire, entre une âme préoccupée par le destin des lettres dans une époque où l'épée et la voix du pouvoir politico-militaire semblent avoir le dessus sur elles, et la confiance que les lettres, comprises comme ensemble d'éloquence, poésie, histoire, et philosophie morale, puissent encore – comme toujours pour De Staël – conduire à la perfectibilité de l'esprit humain et de l'espèce et donc également des résultats de cet esprit en termes d'actions du vivre civilisé. Les pages du journal d'exil démontrent qu'il ne s'agit pas d'un idéal abstrait de perfection de la société, par exemple et précisément par la perspective apparemment plus personnelle et intime du sujet de Staël. Voyons en effet comment dans le langage autobiographique, en apparence humble et remis au calme de la postérité (1821) – un langage propre d'un journal qui cerne a posteriori, au moins

<sup>1</sup> Cfr. Pascal Dethurens, *Paul Van Tieghem (1871-1959): portrait du comparatiste en “bon Européen”*, «RLC – Revue de littérature comparée», 74-3, 2000, pp. 349-360.

<sup>2</sup> Cfr. Paul van Tieghem, Introduction de Madame de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, édition critique par PVT, tome premier, Genève-Paris, Droz-Minard, 1959, pp. XXXVII-XXXVIII.

dans la première partie, les années du contraste avec Napoléon et de l'expulsion de la France – on peut produire une argumentation aussi bien politique que morale, aussi lucide dans la reconstruction des faits que direct et implacable dans les accusations portées au tyran qui l'a, comme dit l'écrivaine, «persécutée avec un soin minutieux, avec une activité toujours croissante, avec une rudesse inflexible».<sup>3</sup>

Du reste, une telle coexistence contrastée de connaissance (raison) et sentiment, au-delà de pouvoir être classée sous le chapitre historique 'Romantisme', auquel la vicissitude humaine et intellectuelle de de Staël appartient, a une correspondance sur le plan de la signification que l'auteure attribue dans *De la littérature* à l'idée de 'perfectibilité'; concept qui justement ne signifie pas simplement le progrès constant des facultés humaines, mais bien l'augmentation des connaissances dans le domaine historique, philosophique, moral et sentimental. De plus, «le charme d'une confiance personnelle» que van Tieghem relève dans les pages de *De la littérature*, c'est-à-dire le charme d'une confiance réservée à chacun de nous lecteurs, pourrait ouvrir un chapitre intéressant d'analyses de cette œuvre, traditionnellement attribuée au genre de l'historiographie littéraire de structure sociologique. Sans la soustraire à la tradition de la réflexion généraliste sur la littérature à laquelle elle appartient et dont la formation entre le 18<sup>ème</sup> et le 19<sup>ème</sup> siècle reste une étape importante, elle recevrait en effet peut-être une nouvelle lumière si elle se rapprochait aussi de la problématique des «écritures du moi», comme les appelle Béatrice Didier dans la seconde partie de son volume, *Précis de littérature européenne*. Par «écritures du moi» la chercheuse, auteure également d'un petit volume thématique sur l'œuvre entière de de Staël,<sup>4</sup> fait allusion à «ces genres littéraires dans lesquels prédomine, selon l'expression de Michel Foucault "l'écriture de soi" (*Corps écrit*, n. 5), mais qui ne sont pas liés à la seule autobiographie». Et Didier ne manque pas de rappeler que le 18<sup>ème</sup> siècle a connu en France le croisement de genres jusque-là restés séparés: les mémoires historiques, le récit historique et les confessions autobiographiques; tandis que sur le plan européen plus général, il est clair que la fin du 18<sup>ème</sup> siècle est caractérisée par une forte présence des écritures du moi, grâce à la diffusion de la tradition protestante, aussi bien en France qu'en Angleterre et en Allemagne. Un passage tiré du *Journal* de Charles-Julien de Chênedollé (1769-1833), poète français ami de de Staël (grâce à laquelle son nom fut retiré de la liste des *émigrés*), et source contemporaine à l'écriture du *De la littérature* rend extrêmement intéressant l'aspect quotidien collaboratif d'élaboration et d'écriture de l'œuvre. Ce passage, qui même s'il n'est pas pris au pied de la lettre, comme nous le suggère van Tieghem, décrit la manière de travailler à Coppet, et reste un témoignage très significatif sur le plan de l'art de la conversation en tant que source d'inspiration et de production de textes. Chênedollé dit:

Elle mettait sur le tapis, à dîner, ou le soir dans le salon, l'argument du chapitre qu'elle voulait traiter, vous provoquant à causer sur ce texte-là, le *parlait* elle-même dans une rapide improvisation, et le lendemain le chapitre était écrit.<sup>5</sup>

Dans l'œuvre-même on peut saisir des moments de cet heureux entretien entre argumentation critique et rappel au plan personnel où celle-ci est mûre et est prononcée. On peut

<sup>3</sup> Cfr. Madame de Staël, *Dix années d'exil*, édition critique par S. Balayé et M. Vianello Bonifacio, Paris, Fayard, 1996, p. 45.

<sup>4</sup> Béatrice Didier, *Madame de Staël*, Paris, Ellipses, 1999.

<sup>5</sup> Cfr. Charles de Chênedollé, cité dans Paul van Tieghem, Introduction de Madame de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, cit., p. XX. Le biographe Ghislain De Diesbach mettra également en lumière cette méthodologie, voir à ce sujet son volume de 1983 *Madame de Staël*, trad. it. de Gioia Re Bernardinis, Milan, Mursia, 1991, p. 220.

prendre comme exemple le bien remarquable final des conclusions où de Staël revendique la raison profonde de son «mêler ainsi les affections de mon âme aux idées générales que doit contenir ce livre»,<sup>6</sup> mais également la longue période qui conclut le paragraphe du *Discours préliminaire* dédié à *De la littérature dans ses rapports avec le Bonheur*. Je cite deux passages exemplaires de la coexistence de genres de discours différents. Le premier passage ainsi récite:

Cette tristesse aride qui naît de l'isolement, cette main de glace qu'appesantit sur nous le malheur, lorsque nous croyons n'exciter aucune pitié, nous en sommes du moins préservés par les écrits conservateurs des idées, des affections vertueuses. Ces écrits font couler des larmes dans toutes les situations de la vie; ils élèvent l'âme à des méditations générales qui détournent la pensée des peines individuelles; ils créent pour nous une société, une communication avec les écrivains qui ne sont plus, avec ceux qui existent encore, avec les hommes qui admirent, comme nous, ce que nous lisons. Dans le déserts de l'exil, au fond des prisons, à la veille de périr, telle page d'un auteur sensible a relevé peut-être une âme abattue. Moi qui la lis, moi qu'elle touche, je crois y retrouver encore la trace de quelques larmes; et par des émotions semblables, j'ai quelques rapports avec ceux dont je plains si profondément la destinée.<sup>7</sup>

Dans cette première partie du discours sont réunis trois thèmes porteurs du texte staëlien: la nature mélancolique des modernes signifiant un niveau plus important de réflexion et d'observation du moi individuel, mais qui dans ce cas est déclinée comme «tristesse aride» – même si le traducteur choisit le terme «mélancolie» – et suivie par l'image de la *main de glace* qui active la cause en amont de l'effet, en l'incarnant en une figure éloquente. Le second thème porteur est l'utopie de la *respublica literaria*, la *communication* avec les écrivains passés et présents et avec ceux qui les lisent. Enfin troisième thème, celui de l'exil, avec lequel sont rappelées deux autres conditions de malheur qui, autant que l'exil, font référence à la biographie de de Staël: l'emprisonnement des victimes de la Terreur, dont beaucoup étaient ses amis, et les condamnations à mort. Ainsi la douleur pour l'exil et la violence déclenchée par la Révolution confirme cette nouvelle forme de *sensibilité* produite par le dialogue avec l'Histoire que Béatrice Didier a bien mis en évidence dans son volume *Écrire la Révolution: 1789-1799*. Dans le chapitre III intitulé *Narrer* on trouve un paragraphe intéressant, le sixième, sur le rapport entre *sensibilité* et *Histoire*, particulièrement dans les *Considérations sur la Révolution française*, commencées en 1812 et publiées posthumes en 1818 (traditionnellement attribuées au genre des œuvres historiographiques). Le type de *sensibilité* ciblé par la chercheuse devient un exemple d'indissolubilité entre mémoires historiques et autobiographiques dans le dialogue du moi avec l'Histoire à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, obstinément poursuivi par de Staël et juste après par Chateaubriand.<sup>8</sup> L'aspect intéressant de cette nouvelle forme de *sensibilité* est dû au fait que – loin d'être traduit en une cage dans laquelle les individus, et les femmes en premier lieu, seraient enfermés – celle-ci est en revanche le signe que l'individu devient lui-même seul dans la confrontation avec l'Histoire, où la synthèse entre raison et sensibilité lui permet de passer de la dimension individuelle à celle universelle. Le rapport entre ce moment crucial de la pratique de la narration historique française et européenne et l'émancipation sociale et intellectuelle de la femme se trouve saisi par Didier dans les termes suivants:

<sup>6</sup> Cfr. de Staël, *De la littérature*, éd. établie par G. Gengembre et J. Goldzink, Paris, Flammarion, 1991, p. 415.

<sup>7</sup> *Ivi*, p. 84.

<sup>8</sup> Cfr. Béatrice Didier, *Écrire la Révolution: 1789-1799*, Paris, Puf, 1989, pp. 281 et 283.

Il aura fallu traverser une époque historique particulièrement troublée pour que la sensibilité individuelle prenne véritablement sens par rapport à l'Histoire, et par conséquent à la totalité. [...] hommes et femmes vivent la même Histoire, hommes et femmes sont des êtres sensibles. [...] c'est que l'exemple des femmes, dans cette synthèse entre raison et sensibilité, dans ce passage de l'individuel à l'universel, dans cette transformation de la sensibilité face à l'Histoire était particulièrement démonstratif, parce qu'elles ont été longtemps les grandes exclues de l'Histoire.<sup>9</sup>

Venons-en au deuxième passage du *Discours préliminaire*, où le thème central posé par Staël est celui de l'auto-reconnaissance dans la communauté universelle des lettrés en tant qu'antidote à une disgrâce ressentie par elle comme également générale et à laquelle elle fait allusion en parlant de «tant de malheurs [qui] ont pesé sur l'espèce humaine»; expression que nous retrouvons dans *Dix années d'exil* à propos des dangers que l'ascension de Napoléon représentait pour l'«humanité menacée»:

L'infortuné qui, par le concours de quelques calomnies propagées, est tout à coup généralement accusé, serait presque aussi lui-même dans la situation d'un vrai coupable, s'il ne trouvait quelques secours dans ces écrits qui l'aident à se reconnaître, qui lui font croire à ses pareils, et lui donnent l'assurance que, dans quelques lieux de la terre, il a existé des êtres qui s'attendraient sur lui, et le plaindraient avec affectation, s'il pouvait s'adresser à eux. Qu'elles sont précieuses ces lignes toujours vivantes qui servent encore d'ami, d'opinion publique et de patrie! Dans ce siècle où tant de malheurs ont pesé sur l'espèce humaine, puissions-nous posséder un écrivain qui recueille avec talent toutes les réflexions mélancoliques, tous les efforts raisonnés qui ont été de quelque secours aux infortunés dans leur carrière: alors due moins nos larmes seraient fécondes!<sup>10</sup>

L'universalité à laquelle se réfère ici de Staël, en évoquant l'existence d'une compassion humaine commune ou l'image d'un écrivain virtuel en mesure de recueillir sagement un florilège littéraire comme consolation des âmes malheureuses, est bien évidemment l'Europe. En effet l'Amérique, pour faire un exemple tiré de la deuxième partie du *De la littérature*, est vue de loin comme destinataire idéal des raisonnements qu'elle conduit sur le progrès de l'esprit humain, dans le cas où aucun pays européen n'avait été en mesure d'en réaliser les attentes.<sup>11</sup>

La refondation de la civilisation européenne devait donc se faire également sur la base d'un accomplissement de la modernité que les idéaux de la Révolution française avaient préfiguré et qui, sans avoir permis aux femmes de gérer le pouvoir, en avaient déterminé une prise de conscience justement sur la base du dépassement – à travers la confrontation avec l'Histoire – des polarisations individualité/universalité et sensibilité/raison. À ce propos la chercheuse Simone Balayé, qui s'est longtemps dédiée à l'interprétation critique et philologique des œuvres de de Staël, dans le recueil de ses essais intitulé *Madame de Staël, Écrire, lutter, vivre* a affronté le problème du rapport entre écrivain et pouvoir précisément à partir du *De la littérature*, soulignant la qualité politique de l'espace littéraire pour de Staël, et dit:

Seule la littérature peut vaincre de vieux préjugés subsistant dans une société nouvelle et ouvrir des voies. Elle est le garant de la liberté sur le plan politique comme elle est celui de

<sup>9</sup> Ivi, p. 285.

<sup>10</sup> Cfr. de Staël, *De la littérature*, cit., p. 85.

<sup>11</sup> Ivi, pp. 297-298.

la vertu sur le plan individuel. Mme de Staël érige la littérature en tribunal et l'écrivain en juge.<sup>12</sup>

Du reste, déjà en 1954 Carlo Cordié dans le volume *Ideali e figure d'Europa* avait relevé l'intrigue entre le programme politico-social illuministe de de Staël et l'idée de littérature, en particulier dans la seconde partie dédiée aux *Studi sul Gruppo di Coppet*. À ce propos, Cordié observait comment «Surtout dans les années d'exil prend forme la figure de celle qui raisonna sur les droits des peuples jusqu'à travers une propre idée de beauté dans le *De la littérature* et, traitant de romantisme en *Allemagne*, [...] présenta à la vieille Europe une nouvelle civilisation».<sup>13</sup>

La littérature est garante de la liberté dans la mesure où nous entendons par *littérature* chez de Staël l'aspect moral, didactique, documentaire et explicatif de l'activité littéraire, qui ne coïncide pas encore tout à fait avec le *littéraire spécifique*, mais n'est pas non plus un simple *mot-valise* qui jusqu'au 18<sup>ème</sup> siècle indiquait l'encyclopédisme du savoir. Pour elle, comme pour Friedrich Schlegel (*Kritische Ausgabe*, XI, p. 13), Novalis (*Das Allgemeine Brouillon*, n. 185), ou pour le contexte anglais d'Henry Hallam (*Introduction to the Literature of Europe in the 15th, 16<sup>th</sup> and 17<sup>th</sup> centuries*, Paris, chez Baudry, 1837-1839, III, pp. 14, 363), la *littérature* comprend la totalité des problèmes de nature théorique liés aux *lettres*, et ainsi les rapports entre littérature et politique, religion, morale. Cependant, il ne faut pas considérer pour autant la littérature-même un document sociologique, comme il en sera avec Taine et dans la sociologie marxiste plus réductionniste. Le rapport société-littérature de de Staël est en effet dynamique, prévoyant un conditionnement réciproque, puisque la littérature possède une image 'sociale' d'elle-même déjà à l'intérieur de la réflexion littéraire. Comme le rappelle le comparatiste Adrian Marino dans *Théorie de la littérature*: «La dimension sociologique de la littérature apparaît dès le début, mais les concepts de "société" et de "sociologie" sont bien plus postérieurs».<sup>14</sup> De plus l'idée de l'influence réciproque entre société et littérature, à ce niveau de l'histoire européenne, et donc entre la deuxième moitié et la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, est le fruit de la conscience désormais éprouvée, jusqu'à devenir un véritable lieu commun, de la dimension historique de la littérature, laquelle, autant que la société, a un caractère de «convention culturelle».<sup>15</sup>

Voilà pourquoi le *De la littérature* n'est pas seulement – et ce n'est pas rien- la première étude systématique des rapports entre littérature et société. Au contraire, comme l'avait déjà remarqué Paul van Tieghem, l'originalité du livre consiste avant tout dans le fait d'avoir fondé l'histoire comparée de la littérature européenne sur l'idée de continuité et de transformation des phénomènes littéraires, en s'inspirant très probablement du *Discours sur les vicissitudes de la littérature* de Carlo Denina, né au Piémont et allemand d'adoption résident à Berlin depuis les années 80 du 18<sup>ème</sup> siècle jusqu'en 1804. L'œuvre de Denina, dans sa seconde édition de 1784-85, à Berlin, complètement réélaborée et développée par rapport à la première publiée à Turin en 1760, avait été traduite en français 'sous les yeux de l'auteur' par Giovanni Castiglione Salvemini (un mathématicien académique berlinois d'origine italienne) et publiée toujours à Berlin, pour Decker, en deux volumes en 1786 et

<sup>12</sup> Cfr. Simone Balayé, *Madame de Staël, Écrire, lutter, vivre*, Genève, Droz, 1994, p. 145.

<sup>13</sup> Cfr. Carlo Cordié, *Ideali e figure d'Europa*, Pise, Nistri-Lischi, 1954, en particulier «Dix années d'exil», pp. 132-145.

<sup>14</sup> Cfr. Adrian Marino, *Teoria della letteratura*, trad. it. de M. Cugno, Bologne, Il Mulino, 1994, p. 334.

<sup>15</sup> *Ivi*, p. 347.

en 1790.<sup>16</sup> Il n'est pas difficile de supposer une lecture de l'œuvre par de Staël, car il existait déjà une traduction en français (1767) et une en anglais (1771) de la deuxième édition de l'œuvre, l'édition dite 'In Glasgou' puisque publiée en Ecosse en 1763. Que de Staël ne cite pas Denina comme source s'explique assez simplement. En effet celui-ci, devenu en 1806 bibliothécaire de Sa Majesté Impériale et Royale Napoléon I à l'âge honorable de 75 ans, était facile à l'éloge du monarque de service (des Rois de Sardaigne Charles Emmanuel III et Victor Amédée III à Frédéric II de Prusse et à l'impératrice Catherine de Russie) et au service d'une théologie royaliste qui l'aurait vu se ranger en faveur d'une Eglise de César, c'est-à-dire de la conciliation entre catholicisme et principauté, afin d'appuyer le gouvernement napoléonien dans le choix du Concordat de 1801 avec le Pape Pie VII. Sachant que l'élaboration du *De la littérature* commence à Coppet en octobre 1798 et s'achève au début de l'an 1800, avec la publication de la première édition à Paris en avril 1800<sup>17</sup> (la seconde suivra en novembre de la même année), il est donc d'autant plus remarquable qu'au cours de ces années l'avancée des soldats français – après la victoire sur le front austro-piémont de 1796 et la conquête de la Savoie et de Nice – avait transformé le Piémont en une base militaire utile à la poursuite de la guerre et de la conquête de l'Italie. En 1798 Charles Emmanuel IV signait un acte de renonciation et quittait Turin, et en 1799 fut décidée l'annexion à la France, que Denina aurait aussitôt appuyée et aurait été ratifiée le 15 septembre 1802. De ce fait déjà depuis 1799 Denina était prêt à passer au service des vainqueurs, comme le montrent certains de ses écrits avec la stratégique prise de distance de l'*ancien régime* et la négation, sur le plan linguistique, de l'italianité du Piémont. Durant ces années, en revanche, et précisément en 1798, la Suisse avait été envahie par les troupes françaises et la République de Genève annexée à la France, un épisode qui annonçait la transformation de la Suisse en unité administrative sur le modèle des Départements français. De Staël ne vit pas de manière positive une telle invasion et un passage de son journal de fugue témoigne le sens qu'elle attribue à cet événement traumatisant:

Je retournai à Coppet vers les premiers jours de janvier 1798 pour être auprès de mon père dans le moment où les Français se proposaient d'envahir la Suisse. Il était sur la liste des émigrés et il existait un décret qui condamnait à mort tout émigré trouvé sur un territoire occupé par les troupes françaises. [...] Les soldats de la République française entrèrent dans la patrie de Guillaume Tell et vinrent porter leur abstraite liberté et leur tyrannie positive jusque dans les montagnes où des hommes simples conservaient et conservent intact le trésor de leurs vertus et de leurs lois.

Singulière destinée de cette Révolution de France! Elle a détruit dans toute l'Europe continentale les principes mêmes de la liberté sur lesquels elle se disait fondée [...].<sup>18</sup>

Disons ainsi que, si les deux œuvres historiographiques de Denina et de Staël avaient des points en commun sur le plan de la subordination des littératures européennes à une interprétation générale du développement de la civilisation en Europe, les vies et l'idée de

<sup>16</sup> Carlo Denina, *Discours sur les vicissitudes de la littérature traduit de l'Italien sous les yeux de l'auteur par Giovanni Castiglione Salvemini, suivi de quelques pièces qui ont rapport au même sujet*, Berlin, Decker, 1786-90, 2 vol. Sur cette traduction voir Giuseppe Ricuperati, *Ipotesi su Carlo Denina storico e comparatista*, in *Carlo Denina fra Berlino e Parigi (1782-1813)*, par Marco Ceruti, Bianca Danna, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001, pp. 37-40.

<sup>17</sup> de Staël, *Dix années d'exil*, cit., pp. 15-16: «Vers le printemps de l'année 1800, je publiai mon ouvrage sur la littérature, et son succès me remit tout à fait en faveur dans la société; mon salon redevint peuplé et je retrouvai ce plaisir de causer, et de causer à Paris, qui, je l'avoue, a toujours été pour moi le plus piquant de tous».

<sup>18</sup> Ivi, pp. 58-59.

*littérature* des auteurs respectifs très peu; anti classiciste de Staël et classiciste, tandis que Denina d'un classicisme supranational.

La refondation de la civilisation européenne, donc, est un idéal qui suit avec difficulté pour de Staël la carte de l'invasion militaire de l'Europe de la main des troupes du Directoire, puis du Consulat et enfin de l'Empire, et plus la carte impériale s'étend, plus malheureusement celle de son exil aussi. Comme elle l'écrira dans la seconde partie de *Dix années d'exil* en se référant à la décision murie de mai 1812 d'abandonner définitivement Coppet (où elle reviendra seulement deux ans après, à l'abdication de Napoléon): «Je me décidai donc à m'en aller pendant qu'il restait encore un moyen de se rendre en Angleterre et ce moyen, c'était le tour de l'Europe entière».<sup>19</sup> Mais en 1800 quelle est la carte de l'Europe littéraire contenue dans le *De la littérature*? L'Europe pour de Staël ne consiste pas en une entité politique préfigurée et concrète, mais plutôt en un concept supranational, un espace de liberté pour établir et conserver le perfectionnement nécessaire de l'art de penser et de s'exprimer. On peut le déduire, par exemple, dans les mots d'une de ses lettres écrites à Londres en 1814: «L'exil m'a fait perdre les racines qui me liaient à Paris et je suis devenue européenne».<sup>20</sup> Même si les nations et les littératures dans leurs langues respectives jouent un rôle important dans la distribution du plan du *De la littérature*, malgré les nombreuses lacunes qui ont pu être relevées d'un point de vue érudit,<sup>21</sup> et bien que sa perspective sur les autres littératures européennes soit inévitablement française,<sup>22</sup> il faut admettre que les références aux divers contextes et traditions nationales sont fonctionnelles aux lignes d'enquête suivies par l'auteure. Par exemple, une littérature où «le talent exprime avec d'autant plus de force et de chaleur les affections sensibles, que la réflexion et la philosophie ont élevé plus haut la pensée»<sup>23</sup> est fonctionnelle à l'idée de la perfectibilité de l'esprit humain, c'est-à-dire de l'accroissement de la masse des idées. Et alors, bien sûr, les auteurs préférés seront Rousseau, Goethe et les poètes anglais, tout comme l'idée-même de croissance inévitable du savoir, en tant que produit de l'expérience historique et de l'avancement des cognitions, permettra de réévaluer dix siècles d'histoire (le Moyen-Âge) à travers la conjugaison des peuples du Nord et du Sud pendant et après le processus des migrations barbares (du III au VI siècle ap J.C.), grâce aussi à la capacité de rassembler du Christianisme.

Les deux pôles de progression de la modernité européenne sont sans nul doute l'Angleterre et l'Allemagne, l'une déjà nation, l'autre sur le chemin pour le devenir, que de Staël se propose de mieux faire connaître aux français, et qui à ses yeux et selon elle, en présence d'un despotisme montant en France, partagent le destin d'accueillir «le foyer des lumières».<sup>24</sup> Comme on peut le voir, l'espace dédié à la littérature italienne représente moins d'un chapitre à l'intérieur des vingt qui constituent la première partie de l'œuvre. Mais quel rôle joue l'Italie en relation aux principales – à cette époque-là – littératures européennes (espagnole, française, anglaise et allemande)? Il faut garder à l'esprit que la littérature moderne, pour de Staël, se distinguait pour son efficacité sur le plan historique et social des lecteurs et des nations, comblant l'écart existant entre la culture et la participation active à la vie politique de son propre pays. La prévalence de la recherche de la perfection sur le plan formel et de la sujétion à des dogmes de poétique à leur tour dérivés d'une sujétion politique, religieuse et institutionnelle, décourageait, selon l'auteure, la production d'une littérature enracinée dans le sentiment populaire et dans l'énergie morale et politique des

<sup>19</sup> Ivi, p. 225.

<sup>20</sup> Cfr. *Lettre à Mme de Berg*, Londres, 5 mai 1814, en de Staël, *Dix années d'exil*, cit., p. 7.

<sup>21</sup> Renvoyons à ce propos à l'Introduction de van Tieghem, en particulier les pp. XXVII-XXXII.

<sup>22</sup> Cfr. le jugement de von Humboldt, cit. par Didier, *Madame de Staël*, cit., p. 90.

<sup>23</sup> Cfr. de Staël, *De la littérature*, cit., p. 152.

<sup>24</sup> Ivi, pp. 269-270.



lettrés, dans le but d'inspirer les individus et la nation. Si, d'ailleurs le 'caractère national' n'est pas une chose déterminée à priori mais s'impose en tant que «résultat des institutions et des circonstances qui influent sur le bonheur d'un peuple, sur ses intérêts et sur ses habitudes»,<sup>25</sup> alors chacune des littératures européennes examinées par de Staël donne et doit son empreinte culturelle au corps de la nation. Ainsi c'est dans cette perspective idéologique que se lit la critique faite à l'Italie, conduite dans le dixième chapitre de l'œuvre, où s'exprime en même temps une critique faite à l'Espagne, coupable de l'unité entre despotisme nationale et pouvoir de l'inquisition, mais aussi potentiellement favorite sur le plan littéraire par le mélange entre Espagnols et Arabes.

Si des chercheurs canoniques de de Staël comme Carlo Pellegrini et Massimo Colesanti ont justifié la critique faite à l'Italie en vue de l'approfondissement de sa connaissance après le voyage de 1804-05, et donc de l'augmentation et de la rectification partielle du jugement essentiellement négatif sur l'arriération italienne contenu dans le *De la littérature*; de nouvelles perspectives interprétatives semblent apparaître sur ce point de la part d'autres chercheurs italiens, des générations successives aux Pellegrini, Cordié et Colesanti. C'est le cas d'une récente lecture offerte par Alberto Roncaccia, selon lequel la critique faite à l'Italie ne serait plus justifiée face aux mérites de l'écrivaine, mais entendue comme un *intérêt théorique*, et ainsi compréhensible seulement si insérée dans une lecture *macro-textuelle* de l'œuvre staëlienne entière.<sup>26</sup> Selon le nouveau modèle interprétatif il s'agirait donc d'une option de méthode basée sur 'l'esprit de conversation', où la critique et l'amour envers l'Italie (thématisé à travers la reprise de son mythe dans *Corinne*) ne sont ni superposables ni encadrés dans un 'avant' et un 'après', typiques d'une logique de dépassements successifs. Bien au contraire, ils sont représentés de la même manière dans le roman de 1807 (voir par exemple le premier chapitre du livre VII, là où Oswald reconnaît à Corinne sa capacité à expliquer «aussi bien qu'il est possible, et les beautés et les défauts de votre poésie».)<sup>27</sup>

Dans le modèle critique de la *conversation*, dont Benedetta Craveri nous a offert un approfondissement magistral dans son volume de 2002 *L'Âge de la conversation* (Gallimard), les différents discours de caractère historique, critico-littéraire, mythique assument la même dignité. De plus, ils contribuent par leur pluralité à la compréhension des conditions de naissance également en Italie d'une littérature moderne, bien que certains écrivains italiens (citons de nouveau de *Corinne*) «semblent ne pas se douter qu'écrire c'est exprimer son caractère et sa pensée»,<sup>28</sup> et où une nation moderne ne s'était pas encore formée. À ce propos, il vaut la peine de rappeler que de Staël motive, à travers *Corinne*, un tel manque de 'vérité' de la littérature italienne contemporaine avec la conscience de la part des écrivains-mêmes de «ne pouvoir obtenir par ses écrits aucune influence sur les choses».<sup>29</sup>

Pour conclure, donc, dans le traitement du cas italien également émerge quelque chose de plus qu'un jugement littéraire, soit considéré comme limité ou bien complètement

<sup>25</sup> Ivi, p. 271.

<sup>26</sup> Cfr. Alberto Roncaccia, *L'Italia letteraria di Madame de Staël, de Mme de Staël e l'Italia. Coppet ad Arezzo*, Arezzo, Casa Vasari, 17 février-15 juillet 2007, Petrucci Editore, 2007, p. 7. Selon Roncaccia: «La critique faite à l'Italie... s'inscrit au sein de la recherche des présupposés nécessaires pour fonder la possibilité d'historiciser la littérature et de comprendre son propre présent, ou, en d'autres termes, de 'parier' sur certains éléments du présent en vue d'un progrès à venir». Pour l'intervention canonique de Carlo Pellegrini voir *Madame de Staël: Il gruppo cosmopolita di Coppet, l'influenza delle sue idee critiche. Con appendice di documenti*, Firenze, Le Monnier, 1938.

<sup>27</sup> Cfr. de Staël, *Corinne ou l'Italie*, Londres, chez M. Peltier, 1808, p. 322.

<sup>28</sup> Ivi, pp. 322-323.

<sup>29</sup> Ivi, p. 324.

justifié. Émerge ainsi le problème de la consistance de la modernité de l'Europe, à travers le réexamen et la réutilisation du patrimoine philosophique et littéraire de ses nations, présentes ou à venir; un patrimoine dont est vérifié le potentiel régénérateur (s'il s'agit d'un Montesquieu, un Voltaire ou un Rousseau), ou bien dont doit être préfigurée une amélioration sur la base de l'existence et de la durée de la liberté et l'égalité politique une fois réalisées comme République à partir des principes de la Révolution française. Curieux livre, le *De la littérature*, qui veut opérer une régénération politique et intellectuelle en même temps, sous les traits d'une étude littéraire, justement pendant que Napoléon, l'homme de la Providence', cultivait bien d'autres projets pour la France et l'Europe entière.<sup>30</sup>

<sup>30</sup> Ghislain de Diesbach a bien synthétisé cette situation, voir: *op. cit.*, pp. 224-230.